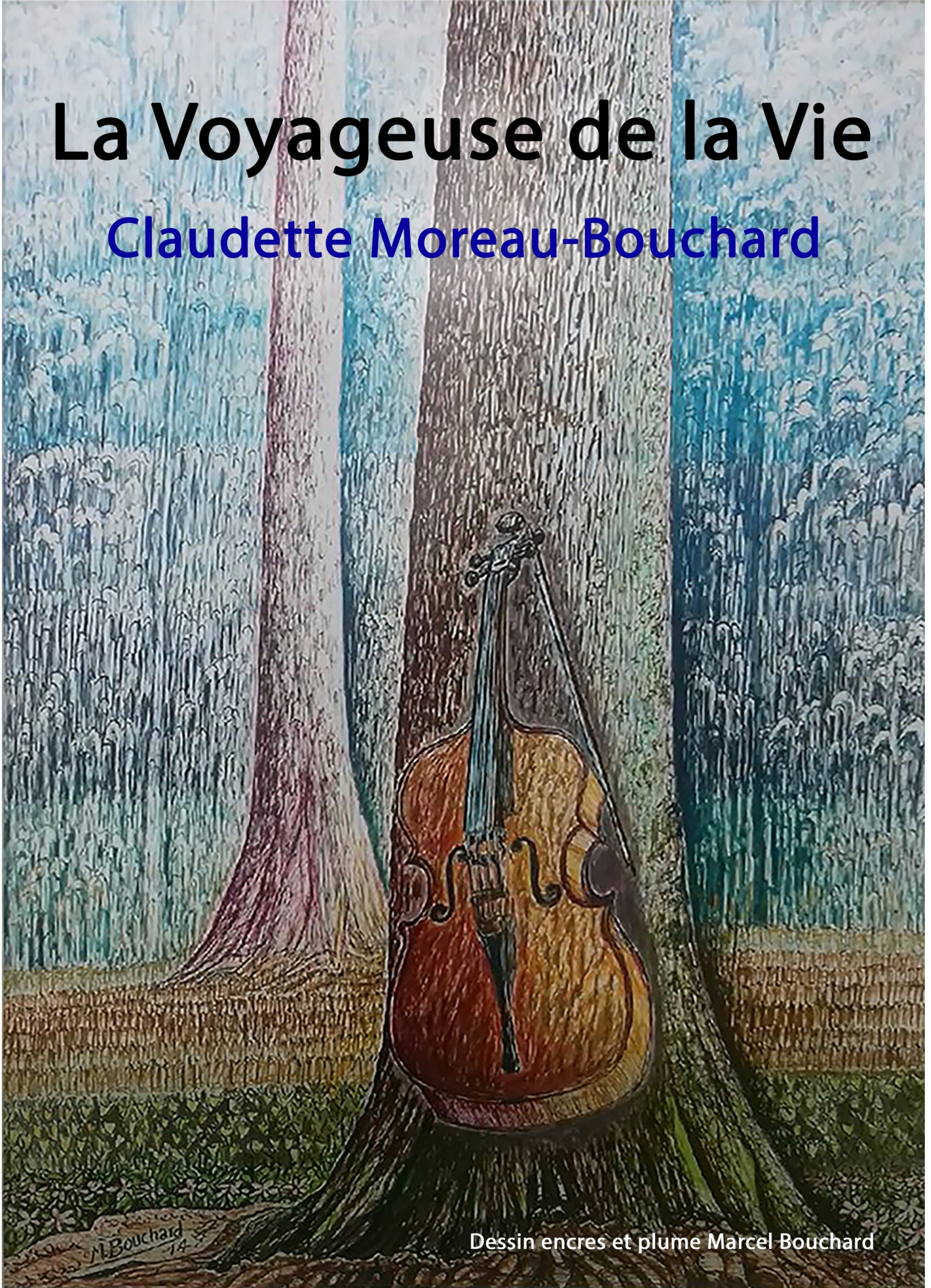


La Voyageuse de la Vie

Claudette Moreau-Bouchard



Dessin encres et plume Marcel Bouchard

Claudette Moreau-Bouchard

La Voyageuse de la Vie

© Claudette Moreau-Bouchard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4526-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère Yvette

Aux femmes de ma lignée

À toutes les femmes de l'humanité

Une jeunesse insouciante

— Chloé, nous allons être en retard, tu es prête ?

C'était tous les matins pareil, maman s'énervait. D'un geste vif elle saisissait son sac à main, ses clefs de voiture et le panier contenant son repas de midi :

— Henri, ton portable est sur le meuble, dans l'entrée ! Allez, en route !

Je scratchai mes baskets, attrapai mon cartable, montai en courant dans la voiture. Papa me suivait, ayant enfin trouvé son téléphone.

Maman se tenait déjà au volant et démarrait, sec.

Mon père pestait en s'accrochant à la portière :

— Mathilde, doucement quand même !

Notre conductrice nous déposait, moi à l'école, puis papa à sa librairie et arrivait enfin au grand hôpital où elle travaillait en tant qu'assistante sociale.

Je venais d'avoir six ans le quatre octobre. J'étais au cours préparatoire. Mais qu'est-ce que je m'ennuyais ! Dès ma prime jeunesse maman m'apprit les chiffres en me chantant cette petite comptine :

Un, deux, trois, nous irons aux bois,

Quatre, cinq, six, cueillir des cerises,

Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf,

Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges.

Ensuite, nous continuâmes avec les nombres puis les additions. Papa me fit étudier la lecture et l'écriture à la librairie, pour que je me tienne un peu tranquille, parce qu'étant une hyperactive, je bougeais et parlais beaucoup. J'avais soif d'apprendre et d'être comme mon père qui connaissait le contenu de tous les livres du magasin.

En conséquence, à l'école je terminais toujours mes exercices la première et

ensuite je bavardais, je m'agaçais et j'avais mal au ventre, je m'agitais sans cesse sur ma chaise.

La maîtresse, Mademoiselle Isabelle, s'impatientait, me grondait de sa voix stridente :

— Chloé, tiens-toi un peu tranquille s'il te plaît, tu perturbes la classe.

Elle finissait par me donner des exercices supplémentaires pour m'occuper et puis l'histoire, la géographie et la récitation m'apportaient enfin du nouveau !

Mon copain, Martin Fernandez, était assis à côté de moi. Nous étions dans la même classe depuis la maternelle et ce compagnonnage perdurera jusqu'à la terminale. Martin était mon meilleur ami, le frère que je n'avais jamais eu.

Il travaillait bien en classe, comme moi, sauf en calcul où il avait vraiment du mal et pas assez de doigts pour faire ses additions. Alors je l'aidais souvent.

Je le soupçonnais d'ailleurs de dire parfois, qu'il ne savait pas, exprès pour que je lui donne le résultat et hier il chuchota à mon oreille :

— Chloé je t'aime bien et quand nous serons grands nous nous marierons !

Je trouvais que pour un garçon timide et lent, comme lui, là, il allait trop vite et je lui rétorquais :

— Fais attention à tes opérations, d'abord !

La semaine précédente pour me remercier et par amitié, il m'avait refilé quelques poux et je me grattais, grattais ! Maman avait découvert le pot aux roses et nous passâmes tout le week-end en shampooing, peigne à poux, produits et foulard sur la tête.

Le lundi, maman qui était furieuse demanda un entretien à la maîtresse.

Martin passait toute la journée au fond de la classe avec interdiction de se mettre à côté de moi et le mardi il était absent. Je me doutais que notre institutrice avait convoqué Valérie, sa maman.

Deux jours après, mon copain revenait propre comme un sou neuf et nous pouvions reprendre nos places.

Les mercredis, maman me conduisait chez mon oncle Benjamin et ma tante Béatrice. Ils n'avaient pas d'enfants et étaient en quelque sorte mes seconds parents. Ils habitaient un très beau château Renaissance, avec des fenêtres à meneaux et un parc abrité de grands arbres. Une rivière coulait derrière la tour médiévale. Maman me disait souvent :

— Tu vas au château de tante-marraine, demain.

J'ai longtemps cru que c'était vraiment le nom de ce domaine. J'étais une petite fille un peu naïve...

Au château, vivait aussi Rose, leur employée. Elle y travaillait depuis ses seize ans, pour faire le ménage, aider Madame Lelièvre à la cuisine à éplucher les légumes, dresser les plats et servir à table les jours de réception.

Elle avait tout à apprendre et cela n'était pas simple. Tante Béatrice la reprenait sur son langage, lui montrait comment présenter les plats.

Après quelques bêtises, bévues et casses, le métier finissait par rentrer.

Un jour elle était entrée avec un œil au beurre noir et des bleus partout sur les bras. Tante Béatrice et oncle Benjamin étaient affolés :

— Rose mais que vous est-il arrivé ?

Rose, en pleurant, expliquait que son père buvait et quand il rentrait ivre, battait tout le monde. Hier, il s'en était pris à elle qui n'avait pas osé se défendre. Elle le craignait.

Après discussion, tante Béatrice et oncle Benjamin lui proposaient une chambre au second étage. Depuis Rose faisait partie du château.

Oncle Benjamin prenait son éducation en main et lui conseillait de se plonger dans les livres de la bibliothèque, pendant ses heures de repos... Rose était devenue une boulimique de lecture. Son langage s'améliorait.

Tante Béatrice était professeure de piano. Elle en possédait un superbe, à queue, qui trônait au milieu du salon. Je faisais partie de ses élèves et apprenais le solfège. J'étais capable, maintenant, de jouer « La Marche Turque » de Mozart. Le soir après dîner, nous formions une chorale. Rose se joignait à nous après son service. C'était très gai et nous nous amusons bien, tout en étudiant le chant.

J'ai trouvé, dans une revue, à la librairie de papa, un film qui s'appelait « Mon Oncle Benjamin » joué par Jacques Brel. Ça alors ! Mon oncle Benjamin racontait sûrement sa vie, c'était un homme célèbre et être interprété par Jacques Brel, c'était important. Enfin je croyais ! Oncle Benjamin n'en parlait jamais, il était modeste et moi je l'aimais bien pour ça et aussi parce qu'il me faisait beaucoup rire.

Quand tante Béatrice recevait ses amies pour le thé, elle me préparait un plateau à anses, garni de petits fours. Je faisais le tour des invités et je distribuais les pâtisseries.

Les jours de réception, à la fin du repas, je récitais une poésie ou jouais un morceau de piano et oncle Benjamin disait, d'un ton attendri :

— Quelle élégance ! Une vraie aristo comme moi !

Parfois, j'avais du mal à comprendre les paroles des adultes. Je cherchais ce que voulait dire « aristo ». Je demandais à maman qu'elle m'emmenât voir « les Aristochats » en pensant avoir une indication.

Elle répondit à ma demande tout en mettant le couvert :

— D'accord. Le film passera, peut-être, à Noël.

Nous allâmes le voir dans l'hiver, mais en sortant du cinéma je n'étais guère avancée dans mes réflexions. Alors Je posai la question à papa qui m'expliqua la noblesse, l'aristocratie.

Un soir, après le dîner, j'interrogeais maman :

— Pourquoi habitons-nous une simple maison avec un jardin, alors que tante Béatrice et oncle Benjamin possèdent un château avec un grand parc ?

Alors, maman s'asseyait dans le fauteuil du salon et me narrait la rencontre de Béatrice et Benjamin :

-Maintenant, imagine, Chloé. Béatrice vient de passer ses examens de piano au conservatoire. Elle a également pris des cours, assez onéreux, avec un grand pianiste à Paris, afin de préparer « le concours Reine Elizabeth ». Elle n'est arrivée que dixième et c'est raté pour elle. Elle est un peu déprimée. Moi, je termine ma dernière année d'école d'assistante sociale et nous sommes en vacances, chez nos parents à Ploumanac'h. Enfin... Béatrice s'exerce au piano, un minimum de quatre heures par jour, quand même. D'ailleurs notre père est saturé de musique et parfois il prend son journal sous le bras et son chapeau sur la tête en disant :

- Interlude pour moi, au revoir Schubert, Chopin et compagnie...

Nous savons qu'il va lire son journal sur la plage.

Un jour, je trouve, sur ce même journal, un concours assez difficile.

Pour changer les idées de Béatrice, je lui demande de m'aider à répondre aux questions portant sur la musique et puis elle se prend au jeu et m'aide aussi pour l'histoire, la géographie et les autres questions culturelles. Finalement, nous nous passionnons, démenons, pour trouver les réponses. Nous gagnons le second prix, une croisière en Méditerranée. Nous visitons Ajaccio, Rome, Madère, Barcelone, nous sommes émerveillées.

Un jour, sur le pont du bateau, le vent emporte le chapeau de soleil de Béatrice. Elle court, court... Un beau jeune homme intercepte ce chapeau au vol et la conversation s'engage. Tout finit par un mariage. Béatrice a quand même hésité lorsque Benjamin lui a appris qu'il était Monsieur le Comte BEAUPIN de BRETEUIL et qu'il habitait un château, avec ses parents.

Nos propres parents se faisaient du souci pour le mariage, à cause des toilettes, du château... Mon père disait « le tralala » ... Enfin tout s'est bien passé.

- Explique moi aussi ta rencontre avec papa.

Maman continuait avec plaisir :

- C'est au début de ma carrière à l'hôpital. Je décide d'ouvrir une petite bibliothèque pour les malades. Enfin, quelques livres et revues sur un chariot. Alors je vais dans les librairies à la quête d'ouvrages écrits gros, pas trop lourds et gratuits. Je fais beaucoup de boutiques et finalement j'entre dans la librairie que ton papa vient d'acquérir.

Ce jeune homme très gentil se met en quatre pour trouver, dans sa réserve ce que je cherche. Il me propose même de m'aider bénévolement, dans la distribution, les dimanches matin et le soir, une fois par semaine, après son travail. Tout se termine aussi, par un mariage, deux ans après celui de Béatrice et Benjamin.

Le soir en sortant de l'école, je me rendais à la librairie de papa. Je m'installais à son bureau pour faire mes devoirs, ensuite j'allais dans la réserve pour regarder les livres. Certains renfermaient des vues de contrées lointaines et je rêvais de parcourir le monde. D'autres me parlaient de la vie des animaux. Je feuilletais, également les images de fleurs, d'herbes aromatiques, j'aimais bien. Je lisais de la poésie. Je ne comprenais pas encore tout, mais je trouvais cela très beau.

Martin m'accompagnait et nous partagions ce monde merveilleux.

Sa maman Valérie, qui l'élevait seule, travaillait tard. Mon père proposa amicalement, qu'il vint faire ses devoirs avec moi et qu'il restât jusqu'à la fermeture du magasin.

Papa nous posait des livres sur une étagère, destinés à notre seul usage. Mais voilà que je découvrais un peu plus loin, un beau livre relié rouge avec des images en noir et blanc. Je commençais à lire « La Divine Comédie ». Je restais sidérée, l'héroïne avait pour nom Béatrice ! Papa trouvait que c'était une lecture un peu difficile pour moi, qu'il valait mieux que je la reprenne quand je serai un peu plus grande. Mais quand même ! Dante connaissait tante Béatrice. Je me posais encore des questions.